

# Voir le monde sous le signe de l'attente de Dieu

## Petite méditation sur les relations entre la culture et la foi \*

par Claude DAGENS, évêque d'Angoulême,  
membre de l'Académie française

### I – REGARDER LE MONDE AUTREMENT

J'ai fait un choix : j'avais d'abord envisagé de me livrer à quelques considérations générales sur les relations entre la culture et la foi, en insistant sur le caractère très mouvant, très ambivalent de la culture, parfois dominée par la raison, parfois tentée par la folie, respectueuse du sacré ou pratiquant le mépris et la dérision à son égard...

Mais j'ai finalement préféré porter ici, au milieu de vous, un témoignage : je vous dirai mon expérience personnelle de confrontations et de dialogue entre la culture et la foi, à travers mon ministère d'évêque et aussi comme membre de l'Académie française.

Avec un présupposé que je dois souligner d'emblée : la foi chrétienne en Dieu est porteuse d'une sorte de capacité culturelle, d'une intelligence (*intus-legere*), que nous ne déployons pas assez. Cette intelligence donne de comprendre le monde autrement, dans la lumière de Dieu, et même en attente de Dieu, surtout si nous tenons compte de l'avertissement de Jésus :

« Il dit encore aux foules : "Quand vous voyez un nuage se lever au couchant, vous dites aussitôt : 'La pluie vient', et c'est ce qui arrive. Et quand vous voyez souffler le vent du midi, vous dites : 'Il va faire une chaleur accablante', et cela arrive. Esprits pervers, vous savez reconnaître l'aspect de la terre et du ciel, et le temps présent, comment ne savez-vous pas le reconnaître ? » (Luc 12,54-56).

Et nous pouvons compléter : il s'agit de reconnaître le temps présent comme un temps peut-être tourmenté, avec de la pluie et du vent, et même des tempêtes, avec les turbulences des finances mondiales, mais aussi comme un temps ouvert à Dieu, un temps où nous pouvons déceler comme des attentes de Dieu.

### II – À TRAVERS MON MINISTÈRE D'ÉVÊQUE

Ces confrontations parfois faciles et parfois difficiles entre la culture et la foi, je les évoquerai dans deux domaines :

- celui de la pastorale des commencements de la foi
- celui des relations avec les responsables de la société civile par rapport aux bâtiments du culte, aux églises.

#### 1. La pastorale des commencements de la foi

J'inclus dans cette pastorale, toutes les rencontres, toutes les pédagogies, toutes les formations qui, d'une manière ou d'une autre, visent à initier au mystère de Dieu des

---

\* Ce texte est celui d'une conférence donnée le 3 Décembre 2011, à la maison de la Conférence des évêques de France, à Paris, pour les séminaristes des régions Centre et Ouest et pour leurs formateurs (Orléans, Rennes, Caen et Communauté Saint-Martin à Blois).

personnes qui s'adressent à l'Église pour une démarche personnelle, souvent sacramentelle (baptême, confirmation, mariage).

Pour nous, qui nous situons du côté de l'accueil et de l'initiation chrétienne, il me semble qu'il y a un seuil important à franchir : il nous faut sortir d'une logique marchande, où nous fonctionnons selon les lois de l'offre et de la demande, et apprendre à tenir compte de ce qui est en deçà de ces demandes, le terrain même de la culture, de la compréhension du monde, de la perception de Dieu, avec toutes les images et toutes les représentations préfabriquées que charrie la culture.

Ce que j'ai découvert moi-même, notamment en recevant les lettres des confirmands, se situe sur ce terrain-là : il s'agit de la « **grammaire élémentaire de l'existence humaine** », qui comporte avant tout des questions existentielles, des questions de vie et de mort, de confiance et d'amour :

*« Pourquoi vivre ? Pourquoi ne pas se donner la mort ? Pourquoi aimer la vie même quand elle est difficile ? À qui faire confiance quand on désire aimer et être aimé ? Où trouver des points d'appui qui permettent d'avancer ? Comment discerner le bien du mal ? Et comment aller à la découverte de Dieu ? Comment connaître le Christ Jésus ? Comment le prier ? »*

Il nous faut accepter de nous situer sur ce terrain primordial de notre humanité commune. Surtout parce que nous venons après de profondes « ruptures de traditions et de transmission » qui sont intervenues dans les années 65-75.

Mais ceux et celles qui vivent aujourd'hui les commencements de la foi n'ont pas la mémoire chargée ou critique des générations précédentes. Ils sont, le plus souvent, en état à la fois d'ignorance et de découverte.

Et d'abord de découverte de Dieu, et de Dieu spontanément perçu non pas comme une force supérieure, mais plutôt comme une source de vie, c'est-à-dire comme une présence liée à ce qui commence, à ce qui survient, à l'événement même de la foi, de la foi **comme un événement**, c'est-à-dire quelque chose qui se manifeste réellement dans l'histoire et qui est donné, et qui relie en même temps, à Dieu et aux autres.

Ce double signe – du commencement et de l'événement – me semble très significatif et marquant une forte différence par rapport à la culture ambiante. Parce que la culture ambiante est marquée et même hantée par **la lourdeur des mémoires**, et spécialement de la mémoire du mal, dans ce qu'elle a de plus violent. On peut lire à ce sujet deux romans importants qui ont scandé la rentrée littéraire : *Limonov*, d'Emmanuel CARRÈRE, qui a eu le prix Renaudot, et de David GROSSMANN, écrivain israélien, *Une femme fuyant l'annonce*. Ces deux romans sont comme de grandes traversées historiques jalonnées de violences : pour *Limonov*, le poète russe devenu plus ou moins un chef de bande, il s'agit de l'histoire de la décomposition du monde communiste et de l'avènement du régime actuel, dominé par la corruption et la force policière. Pour David GROSSMANN, à travers une femme, une mère dont le fils va mourir et qui ne veut pas le savoir, il s'agit d'évoquer l'histoire d'Israël, depuis la guerre de 1967, comme un état d'alarme permanent, avec la menace venant des Palestiniens et d'autres pays voisins.

Et d'une certaine manière, la crise économique actuelle suscite aussi en Europe, et ailleurs dans le monde, cet état d'alarme : nous vivons notre histoire, non plus, comme il y a trente ans, sous le signe de l'assurance sur l'avenir, mais sous le signe de l'imprévisible, de l'incertitude, de l'inquiétude.

Bien entendu, comme chrétiens, nous partageons ces incertitudes et ces peurs de l'avenir. Et pourtant, dans l'expérience chrétienne de Dieu, il y a autre chose : il y a la conscience de ce qui germe au milieu de ce qui disparaît, de ces surgissements de vie au sein même de ce qui s'effondre, comme dans nos communautés ordinaires : on voit ce qui s'efface, ce qui s'use, on a du mal à discerner les renouveaux profonds de la foi partagée et de la charité vécue.

Et il me semble qu'il y a là, pour nous, dans ce moment de notre histoire marquée par des métamorphoses accélérées, l'appel à faire valoir notre différence. Nous vivons dans le temps présent, mais nous ne pouvons pas limiter nos regards aux mesures du temps présent. « *Ne vous modelez pas sur le monde présent* », dit saint Paul : le déchiffrer, oui, mais ne pas s'y enfermer, comme nous l'avons fait dans les années 60-70, en nous fiant au « *dynamisme du développement* » continu. En milieu rural notamment, nous avons exalté le productivisme. Mais l'espérance chrétienne ne se mesure pas aux calculs du monde, à la rationalité calculatrice.

De même, aujourd'hui, si c'est l'incertitude et l'inquiétude qui dominent, nous ne pouvons pas nous régler sur ces mesures-là seulement. L'attente de Dieu peut être vécue au milieu même des incertitudes du monde. Il nous faut revaloriser **le sens chrétien de l'eschatologie** : ce n'est pas l'annonce de la fin du monde, car personne ne sait le jour, ni l'heure, mais c'est l'attente de Dieu au milieu des remous de l'histoire, comme pour le peuple élu au temps de l'exil ou pour les premières générations chrétiennes au temps des persécutions.

Et si je pense à ceux et celles qui vivent les commencements de la foi, je constate que c'est cela qu'ils découvrent effectivement, sans avoir de mots pour le dire : souvent, ils ont traversé des épreuves profondes, d'ordre personnel ou familial, et ces épreuves ont ouvert en eux comme des brèches, ils ne se sont pas effondrés, ils ont fait l'expérience de Dieu comme de Celui qui relève. D'une certaine façon, même s'ils n'ont pas de mots pour le dire, c'est comme si le mystère pascal s'était inscrit en eux. Le mal n'est pas le plus fort. Dieu passe, Dieu vient au milieu même de ce qui peut blesser notre humanité.

Nous sommes là sur le terrain de la « *grammaire élémentaire de l'existence humaine* » face à l'énigme du mal. C'est un élément massif de la culture ambiante, avec une terrible ambiguïté concernant la « *mise en scène* » du mal, sous toutes ses formes, visibles ou cachées, physiques ou morales, personnelles ou politiques.

Le mal est surexposé, surexploité : il explose, il envahit les médias, et les jeux vidéos et les bandes dessinées, et, en même temps, il est refoulé, il est caché, il est tu, il reste enfermé dans le secret des mémoires et des cœurs.

Face à cette énigme, que l'on exploite ou que l'on cache, la révélation chrétienne est d'une nouveauté étonnante, mais sans doute ignorée ou déformée ou caricaturée. Voyez les derniers scandales à ce sujet !

Mais ce n'est pas nouveau : je pense à ce que j'ai entendu, il y a quelques années, au salon de la Bande dessinée, à Angoulême : je visitais des stands où étaient surtout exposés des récits de science fiction et d'autres récits assez « glauques ». Et, au milieu de ces stands, se trouvait le stand de Chrétiens Médias, près duquel deux petites filles d'une douzaine d'années se parlaient. Et l'une dit à l'autre : « *Qu'est-ce que c'est, ce stand ?* » Et l'autre lui répond : « *Ce sont les bandes dessinées chrétiennes.* » Et l'autre de répliquer : « *Les chrétiens, oh, alors, c'est gentil !* » Et dans ce simple mot, il y avait l'expression d'une espèce de mépris et même de rejet : « *Si c'est chrétien, c'est gentil, mais ça ne fait pas le poids. Ça ne répond pas à la réalité du mal.* »

La révélation chrétienne, qui culmine à la Croix du Christ et au tombeau vide, près du Golgotha, relie inséparablement ce qui, pour notre culture spontanée, est incompatible : la conscience du caractère dramatique de la vie humaine et de l'histoire, et l'affirmation ou plutôt l'émergence d'une victoire sur toute la violence du mal.

Il est un lieu et un geste qui établissent cette relation : à Taizé, le vendredi soir, lorsqu'on peut venir s'incliner devant la Croix du Christ posée à terre, et poser son front sur la Croix. Tout est dit alors du signe de la Croix : Dieu, dans le Christ Jésus qui se donne, vient tout renouveler de notre humanité, du dedans.

Et quand je dis « du dedans », c'est parce que je crois aussi que cette culture de l'intériorité est possible et même attendue : et que tous nos rassemblements ne vaudraient rien s'ils ne faisaient pas place au silence et à l'adoration. Mais l'attention à ce qui ne se voit pas ou ne se manifeste pas immédiatement fait aussi partie de l'attente de Dieu présente en ce monde saturé d'images. Souvenez-vous de la finale du film *Des hommes et des dieux* : après l'éclat du dernier repas, c'est la marche à travers le brouillard, dans la neige, et l'on sent bien qu'au-delà du brouillard, brillera une autre lumière, une lumière de réconciliation et de paix.

## 2. Les bâtiments du culte

C'est un domaine relativement vaste dans lequel je suis aussi témoin des relations complexes non seulement entre la culture et la foi, mais entre le culte, la culture et la foi.

Une première constatation s'impose : nous vivons sous un régime de séparation entre les Églises et l'État, selon les dispositions de la loi de 1905. Mais, par rapport à ce régime de séparation, gouverné par le principe de laïcité, on assiste à un double paradoxe.

- D'une part, dans le cadre de cette séparation, nous sommes appelés à pratiquer des relations réelles entre responsables de l'Église catholique, à tous niveaux, et responsables de la société civile, notamment les élus locaux et les divers responsables de la culture et des monuments historiques. Et quand ces relations deviennent des relations personnelles, elles sont généralement bonnes. Autrement dit, le principe de laïcité est aussi un principe de relations effectives.

Mais, dans l'opinion publique, c'est l'idée de distance qui domine, voire d'opposition entre l'Église et l'État, alors que la loi de 1905 n'a pas voulu cette opposition, et notamment pour les bâtiments du culte, puisqu'il existe légalement distinction et relations entre les communes qui en sont propriétaires et l'Église qui en est affectataire. Autrement dit, les relations sont voulues par la loi, mais la loi est très ignorée et j'ai constitué depuis quelques années une commission diocésaine pour les bâtiments du culte dans un double but : faciliter et encourager les relations avec tous les responsables de l'État et susciter chaque année une rencontre avec eux. Nous apprenons ainsi à collaborer vraiment et à nous expliquer.

- D'autre part – et c'est un point très important – selon la loi de 1905 elle-même, le sens du mot culte, qui est le mot légal, doit être bien compris. Ce mot légal désigne la forme visible des religions, leurs manifestations publiques, à l'intérieur de la société. Autrement dit, les religions ne sont pas renvoyées au domaine privé, à l'intimité personnelle. Elles sont sinon reconnues, du moins comprises comme présentes, effectivement présentes sur la place publique. Deux historiens de l'Église ont souvent souligné ce principe de compréhension des cultes : Émile POULAT, spécialiste de la loi de 1905, et René RÉMOND, qui a longuement étudié la présence catholique dans la société française. Il faut sans cesse corriger les déformations du principe de laïcité et revenir au principe lui-même, tel qu'il a été pensé et voulu à l'origine, notamment grâce à Aristide BRIAND et à Jean JAURÈS : ce n'est pas une idéologie de combat, c'est un cadre institutionnel dans lequel nous avons nous-mêmes, comme catholiques, à exprimer notre identité à travers le culte, c'est-à-dire l'expression sociale, publique, de notre foi. Nous ne sommes pas une secte ou un club : nous sommes des croyants présents à l'intérieur de notre société.

Mais il faut reconnaître que nous revenons de loin dans ce domaine et qu'il nous faut aujourd'hui réagir comme sur deux fronts.

- D'un côté, nous avons nous-mêmes pratiqué la coupure, la séparation entre la foi, le culte et la culture. C'était il y a une trentaine d'années : on opposait catégoriquement la foi supposée pure, et les religions ou l'expérience religieuse supposée trop humaine. Nous avons rêvé d'une foi décantée, qui se tiendrait comme au-dessus de ses composantes humaines, religieuses et institutionnelles. La foi pure séparée du culte et de la culture.

D'autant plus que dans cette idéologie, on opposait carrément le culte et la mission, et on considérait que le culte était un obstacle à la mission, sous prétexte qu'il refermerait l'Église sur elle-même. Et on écoutait les sociologues qui annonçaient la fin des religions, la fin des formes de dévotion publique, des pèlerinages, et on exaltait de façon unilatérale les engagements sociaux et politiques dans le monde. Quelle erreur ! Quelle sottise !

Et ces tendances peuvent exister aujourd'hui sous d'autres formes : la culture méprisée, comme s'il valait mieux être inculte pour être chrétien, sous prétexte de pauvreté et de conformité à l'Évangile. La foi réduite à des sentiments, à des impressions, séparée de la raison, sans prise sur le réel humain. Une foi incapable de lire les signes des temps.

- Mais ce rejet ou ce mépris de la culture (et parfois du culte) a provoqué comme un choc en retour : nous devons faire face aujourd'hui à une exaltation de la culture catholique sous sa forme seulement patrimoniale, qui ne renvoie qu'au passé. On respecte alors les églises et les cathédrales, romanes, gothiques ou baroques, mais comme des vestiges vénérables qu'il faut conserver et entretenir, mais cette conservation se limite à elle-même.

De sorte que nous sommes appelés à défendre et à manifester la relation constitutive entre cette culture catholique et la foi vécue du peuple de Dieu : nos bâtiments du culte ne sont pas des lieux neutres, éventuellement disponibles pour des usages culturels qui ne dépendraient plus de l'Église catholique. Il faut nous expliquer raisonnablement et institutionnellement sur ce terrain de réalisme. Avec quelques orientations majeures :

- Nous reconnaissons, et même avec joie, que nos bâtiments du culte catholique font partie d'un patrimoine réellement commun. Ils nous relient à une histoire. Ils manifestent la présence durable de la Tradition catholique sur notre terre. La plupart des élus locaux comprennent très bien cette réalité, même s'ils ne sont pas croyants. La valeur symbolique d'une église est une évidence : valeur symbolique, au sens fort d'un monument qui relie, qui met en relation le présent et le passé.

- Mais nous devons aussi faire valoir une autre réalité : nos églises ne sont pas des musées. Un musée conserve et expose. Nos églises, elles, ne se contentent pas de conserver : elles font vivre, elles ouvrent à une présence.

Et j'atteste que beaucoup de personnes comprennent cette espèce de **culture muette** dont nos églises sont porteuses. Un ancien président de la République l'a confié bien des fois : il aimait rester silencieux dans la basilique de Vézelay et aussi dans les églises romanes de Charente, proches de Jarnac. Il faut lire à ce sujet le roman posthume d'un membre de l'Académie française, le romancier Pierre-Jean RÉMY : *Voyage présidentiel*. Il imagine qu'il accompagne François MITTERRAND de Beyrouth à Pékin, et le président, au cours de nombreuses visites, évoque ses haltes de jadis dans les églises de France. C'était bien plus que des haltes touristiques. C'étaient des moments de contemplation.

Il comprenait, comme d'autres, cette culture muette dont nos églises sont révélatrices.

- Culture **de la distance** par rapport aux bruits et aux rumeurs du monde : entrer dans une église, c'est être appelé à pénétrer dans un autre espace, un espace à la fois ouvert et orienté.

- Culture faite d'**un accueil désintéressé** : aucune sélection préalable, chacun est libre de regarder, d'écouter et, souvent de percevoir une présence cachée. Ces lieux sont habités. Et l'on peut deviner que Quelqu'un est là, et attend : c'est l'histoire de Raymond DEVOS, « *L'homme existe, je l'ai rencontré.* »

Comme dans d'autres diocèses, nous faisons tout, dans le diocèse d'Angoulême, pour que nos églises soient ouvertes, entretenues, fleuries, rendues vivantes et accueillantes. Les relais paroissiaux ont la charge de cette ouverture, et il arrive souvent, à certains moments de la semaine et de l'année, que des initiatives de prière soient prises, des moments d'adoration eucharistique ou de prière partagée, pendant l'Avent, ou le Carême, ou le mois de mai.

Et puis, à l'entrée des églises, des cahiers sont ouverts : chacun est libre d'y exprimer ses demandes, ses remerciements, son expérience de Dieu. Cela fait aussi partie de notre patrimoine commun. Ceux qui passent, et que l'on ne connaît pas, sont ainsi reconnus comme capables de s'ouvrir à Dieu, en tout cas d'être des signes de cette attente de Dieu présente dans notre société sécularisée.

### III – TÉMOIGNER DE DIEU À L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Mon expérience à l'Académie française est relativement neuve : j'ai été élu en avril 2008 pour succéder à l'historien René RÉMOND. J'ai été reçu en mai 2009 par la romancière Florence DELAY, et quelques mois plus tard, en janvier 2010, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE m'a demandé de recevoir le philosophe Jean-Luc MARION, qui venait d'être élu pour succéder à Jean-Marie LUSTIGER.

Mais, même si mon expérience est neuve, elle est réelle. J'essaie d'être présent aussi fréquemment que possible aux séances de travail du jeudi après-midi, où nous nous occupons du dictionnaire, où nous débattons de bien d'autres sujets et où nous prévoyons les élections à venir et la réception des nouveaux membres. Et nos échanges sont très révélateurs de nos expériences et de nos convictions.

J'ai conscience d'exercer à l'Académie française un véritable ministère, c'est-à-dire, au sens étymologique, un service, une mission inséparable de ma foi et de mon histoire. Je ne suis pas du tout le représentant d'un parti catholique ou d'une pensée catholique : j'ai conscience d'y être présent comme un témoin de Dieu, discret, mais convaincu. Et il me semble que ceci est largement reconnu, et peut-être d'abord par ceux et celles qui se disent plutôt agnostiques. Je suis en effet témoin d'une véritable attention aux réalités spirituelles, je veux dire non seulement à la vie et au travail de l'esprit, mais à cela ou à celui qui est au-delà des apparences, au sens fort, c'est-à-dire de ce qui apparaît immédiatement.

Il y a parmi nous et en nous cet art de regarder et de comprendre au-delà des apparences, comme on le fait en écrivant des romans, de la poésie, ou des livres d'histoire, ou des réflexions philosophiques. Autrement dit, l'Académie française n'est pas d'abord une compagnie distinguée, constituée de gens savants, artistes, plus ou moins connus dans le monde de la culture. Elle est faite d'abord de personnes souvent originales qui se respectent et qui sont très attentives à ce qui nous anime du dedans. C'est cette intériorité qui me frappe, même si elle a des formes très diverses, et cette intériorité passe à travers l'histoire, et à travers ce que l'histoire a de plus révélateur.

Il me suffit de regarder en face de moi, dans notre salle des séances. Je suis en face du grand portrait du cardinal de RICHELIEU, copie du fameux tableau de Philippe de

CHAMPAIGNE. RICHELIEU est en grande tenue, avec une prestance de chef, mais un regard triste. Et je n'oublie pas qu'à côté du tableau, dans le mur, il y a derrière une petite plaque de bois ouvragé, le masque mortuaire du même RICHELIEU, et on nous le montre le jour de notre réception privée. La gloire du monde ne peut pas faire oublier notre finitude.

Et cela est d'autant plus sensible que les épisodes dramatiques de notre histoire restent inscrits dans les mémoires de beaucoup d'entre nous. Il me suffit de regarder Simone VEIL, toujours très grave et très attentive. Elle me parle souvent de Jean-Marie LUSTIGER et on voit bien qu'elle n'oublie pas ses mois terribles passés à Auschwitz. Elle a attendu 60 ans pour en parler. Et dans son regard, on perçoit comme la crainte d'un danger permanent...

Et d'autres parmi nous, à travers leurs pères, se souviennent des drames qui ont accompagné la période de l'occupation, de la collaboration et de l'épuration (je pense à Dominique FERNANDEZ et Frédéric VITOUX), et d'autres, aussi à travers leurs pères, n'oublient pas ce qu'a représenté la condamnation de l'Action française par Pie XI, en 1926. Les obsèques religieuses étaient refusées aux membres de ce mouvement : Michel DÉON me l'a confié pour son père.

Mais, aujourd'hui, à la différence de ce qui s'est passé durant des décennies, la présence catholique à l'Académie n'est plus du tout soumise à une interprétation politique, comme ce fut longtemps le cas, des années trente aux années soixante, avec MAURRAS d'un côté et MAURIAC de l'autre, et leurs partisans.

La présence catholique fait d'abord appel à l'expérience spirituelle et je peux en témoigner, parce que j'ai rencontré, durant ses derniers mois, Jacqueline de ROMILLY, et qu'au lendemain de sa mort, je l'ai accompagnée de l'hôpital où elle était morte au cimetière où elle est enterrée. Nous étions six. Et, en mai dernier, j'ai célébré une messe pour elle en l'église Saint-Germain-des-Prés, en présence de beaucoup d'académiciens et aussi d'un ami juif, qui m'avait demandé de ne pas oublier son appartenance au peuple élu.

Mais le plus grand souvenir que je garde d'elle, c'est notre dernier dialogue. Elle m'a dit : « *Monseigneur, ce qui fait difficulté pour moi, c'est l'Incarnation de Dieu.* » Et j'ai cité alors en grec le prologue de Jean : « *Le Verbe s'est fait chair* ». Mais elle m'a interrompu : « *Moi, je ne crois que ce que je vois, comme Thomas.* » Alors j'ai évoqué l'apparition de Jésus ressuscité au Cénacle : « *La paix soit avec vous* ». Et au lendemain de la mort de Jacqueline de ROMILLY, j'ai eu la surprise de découvrir dans *La Croix* un poème d'elle intitulé « *La paix soit avec vous !* »

*« Il me faudrait, Seigneur, un peu de votre grâce.  
Pour que je puisse enfin, franchissant cet espace,  
Le dire d'un cœur pur, sans nulle réticence,  
"La paix soit avec vous", la paix de l'innocence. »*

Tout récemment, la semaine dernière, j'ai eu à célébrer une messe pour un autre académicien, Michel MOHRT que j'avais à peine connu, un breton formé dans ce qu'il appelait la « *féerie de la liturgie catholique* », et fidèle aux pardons, aux processions, aux chants latins de son enfance. Il y avait en lui une grande nostalgie par rapport à ces expressions de la foi catholique. Mais le prêtre qui était là, à mes côtés, le neveu du Père CARRÉ, qui l'a accompagné jusqu'au bout, m'a dit : « *Devant Dieu, il était comme un enfant.* » Et j'ai cité les paroles de BERNANOS, quand il évoque cet enfant que nous avons été et qui, à la dernière heure, « *rassemblera nos (mes) pauvres années jusqu'à la dernière et... entrera le premier dans la maison du Père.* » Et Michel MOHRT avait écrit un livre de souvenirs d'enfance intitulé *la Maison du Père*.

Avant-hier, un des membres de l'Académie, qui était présent à cette messe et qui se dit incroyant, est venu me parler et m'a dit à quel point il avait été touché par ces paroles. Nous ne savons pas assez que l'attente de Dieu est inscrite dans beaucoup de consciences, et que cette attente demeure comme une source cachée.

À cause de Michel MOHRT et de la Bretagne, j'avais aussi évoqué, dans cette homélie, une expérience qui m'a beaucoup donné à réfléchir sur les passages de Dieu dans notre société que l'on dit indifférente. Il y a quelques années, Mgr FRUCHAUD m'avait demandé de présider le pardon de Notre Dame de Bon Secours, à Guingamp. Nous avons marché en procession, derrière la statue de la Vierge Marie, à travers la ville, sur plusieurs kilomètres. Et j'apercevais, en plusieurs endroits de notre chemin, des gens qui étaient là, sur les trottoirs ou dans les cafés, et qui regardaient. Et j'ai imaginé un dialogue muet entre les participants à la procession et les observateurs du bord de la rue.

Les premiers pourraient se demander : « *Sommes-nous seulement fidèles à une belle tradition locale ? Ne sommes-nous pas des témoins de Dieu et des amis de Notre Dame passant au milieu des autres ?* » Et ceux qui observaient se disaient peut-être : « *Ces gens qui passent, et qui chantent, et qui prient, est-ce qu'ils ne viennent pas nous ouvrir à ce qui nous dépasse, à une présence cachée dont nous ne pouvons pas nous passer ?* »

Je crois que l'ouverture à Dieu, même si elle est refusée ou caricaturée, fait partie de notre humanité commune et qu'il ne faut pas avoir peur de pratiquer ainsi, au milieu des autres, ce dialogue inépuisable entre Dieu et les hommes, en nous situant des deux côtés, du côté de ceux qui attendent des signes et du côté de Celui qui se révèle comme « *le Chemin* » vers le Père. De sorte que le dialogue entre la foi et la culture, la culture et la foi devient intérieur à chacun de nous.